



## Prothésisme et culture

ÉRIC BROGNIET

Les sciences et techniques modernes ne font pas qu'ouvrir un champ de possibilités à explorer et à manipuler : elles incitent à vaincre tous les préjugés moraux qui y feraient obstacle. Insistons un instant sur le sens et la portée des temps modernes. Ceux-ci se révèlent dans l'avènement d'une conscience et d'une pensée de l'action agissant sur tout notre environnement, conscience et pensée comprises comme champ illimité d'expériences répétées et extensives produisant des savoirs inédits. Une nouvelle croyance s'installe : celle-ci accorde à l'idée de progrès des connaissances la légitimité de son entreprise. La conscience rapprochée des techniques et des arts expérimentaux répond à un processus cumulatif. Il vient modifier de manière radicale les rapports à l'espace et au temps, et plus particulièrement encore à nos propres créations. Dès lors, l'instrumentalisation de ces connaissances et leur déploiement à travers l'utilisation routinière des technologies jusque dans les moindres aspects de notre vie quotidienne accompagnent nos façons de penser aussi bien que nos comportements ou nos manières d'être, y compris dans les aspects les plus sublimes de nos représentations.

Ces processus conduisent à soumettre notre imaginaire à de nouvelles impulsions, ne laissant pas toujours intactes nos compétences en matière de perception, parfois pour les atténuer, d'autres fois pour les amplifier, alors même que nous sommes en présence d'un processus qui ne s'est imposé que par étapes successives. C'est tout le regard moderne sur le corps qui se trouve renouvelé. Pour être plus précis quant à ces changements de sensibilité, il n'est pas inutile de citer au passage un texte de Jean Starobinski : il fait ressortir ces expériences qui émergent des

profondeurs du corps et de ses organes avec la conscience qui en est prise dès le XVIII<sup>e</sup> siècle : « Ce que nous devons constater, dit-il, c'est la valeur grandissante qui s'attache à la sensation organique, à l'ensemble des messages qui, du fond de nos viscères et de nos membres, bâtissent l'existence vivante que nous sommes, nous soutiennent à tout instant dans notre rencontre avec l'espace extérieur et les innombrables objets qui le peuplent. C'est de ce tréfonds que partent les actes qui nous font affronter le dehors, et c'est dans cet arrière-monde obscur que se répercutent – émotions somatisées – les échos de nos activités extérieures. Philosophes et poètes, dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, savent que notre vie à ciel ouvert est tributaire de la passion qui la stimule, du sommeil qui la protège<sup>1</sup>. » Ces ouvertures sur les connaissances les plus intimes de l'humain seront très tôt considérées comme relevant d'une *rationalité dominatrice* appréhendée tantôt comme émancipatrice tantôt comme aliénante. Tous les dispositifs du savoir moderne nous ont enseigné à placer le monde et l'être humain à *distance*. Suivant cette perspective, nos approches nous conduisent à considérer tout ce qui est humain ainsi que tout ce qui se trouve dans notre environnement, proche ou lointain, comme des *objets*, c'est-à-dire des choses désacralisées et sur lesquelles il est possible d'agir de manière à les modifier et à les transformer à notre guise, en fonction des limites toujours mouvantes de ce que permettent les nouveaux savoirs. Le processus d'objectivation engendré par les connaissances scientifiques et techniques modernes joue un rôle significatif au niveau des représentations du corps. Plus nombreuses que jamais sont les disciplines scientifiques récentes mises à contribution, depuis l'informatique jusqu'à la biologie et la génétique, en passant par la médecine, pour ne prendre que les exemples les plus évidents, afin d'agir de manière délibérée sur le corps, au point de l'altérer, le corriger, le transformer. Cette direction dans laquelle nous sommes engagés n'est pas sans conséquences, certaines positives, d'autres plus inquiétantes, comme nous le rappelle Peter Sloterdijk, qui prévoit que cette évolution est porteuse d'une nouvelle vexation, « une vexation neurobiologique qui découlerait de l'alliance entre la génétique, la bionique et la biochimie et qui, à court terme, mènera à ce que les manifestations autonomes les plus intimes de l'existence humaine, comme la créativité, l'amour et le libre arbitre, disparaissent dans le marais de technologies réflexives et de jeux de pouvoir, un marécage parsemé de feux follets<sup>2</sup>. » Mais, en deçà et au-delà des métamorphoses volontaires du corps, pour atteindre à une certaine perfectibilité, on peut de bon droit se demander si les constructions de nos représentations du corps ne répondent pas d'abord à des structures fondamentales qui ont tout à voir avec la

---

<sup>1</sup> Jean STAROBINSKI, « Le philosophe couché », in *Argument*, printemps/été 2002, vol. 4, n° 2, p. 61.

<sup>2</sup> Peter SLOTERDIJK, *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 52.

généalogie de la formation de l'identité. En effet, pour l'être humain, le corps propre est à la fois saisi dans un même moment de réflexivité comme *sujet* et comme *objet*. Cette manifestation de la conscience émergente est une condition fondamentale de l'être. Elle ne peut subir d'altération essentielle sans compromettre définitivement son existence.

Si la modernité se révèle réellement dans l'instauration d'un monde de l'artefact en constante expansion – et nous pensons que ce processus a débuté avec, dès la Renaissance, les expériences des premiers anatomistes, qui se sont très vite entendus avec les artistes de leur époque, notamment les graveurs qui proposaient à un public d'initiés des *leçons d'anatomie* – il ne faudrait pas s'étonner de voir ce monde se poser face au monde naturel de telle manière que nous nous sentions étranger, en définitive, aussi bien vis-à-vis de l'un que de l'autre. Ceci pose un problème à nos capacités de concevoir un ensemble de pratiques symboliques et touche donc aussi bien nos représentations du corps que la création elle-même et les expressions artistiques qui s'y rapportent ou en découlent. Il y a d'abord les rapports nouveaux qui s'instaurent entre le créateur et l'œuvre créée. On observe en effet un déplacement progressif de l'objet créé vers l'artiste, une véritable inversion : ce n'est pas l'art qui imite la vie, mais bien la vie qui tente d'imiter l'art. Dans le domaine littéraire, la modernité, et le phénomène d'inversion qui la caractérise, conduit du fictif au réel. Les techniques servant à la création artistique contemporaine ne sont pas simplement des techniques de médiation entre l'acte de création et l'œuvre. Le mode de représentation généré par la photographie, par exemple, est déterminé par le fait que la présence du créateur s'impose comme présence immédiate : lorsque l'œuvre et le corps de l'artiste sont confondus, une brèche béante s'ouvre dans l'univers de l'art où la médiation d'un artefact allait de pair avec le retrait du créateur. À terme, les dispositifs technoscientifiques aujourd'hui mobilisés pour la réalisation de créations artistiques font que celles-ci peuvent très bien s'accommoder de l'absence d'œuvres au sens d'un objet construit. Garder des traces de ce qui est de l'ordre de l'éphémère suffit : rappelons ici l'importance des techniques info et vidéographiques ainsi que le phénomène de plus en plus courant de la performance.

Peter Sloterdijk, une fois encore, pose clairement la nature de ce rapport au monde et à soi qu'opère ce basculement techno-scientifique : la modernité prothétologique travaille avec obstination à des extensions opératives, sensorielles et cognitives du corps qui nous apparaissent comme des miracles – et comme des natures à côté de la nature. La prothétique pratiquée jusqu'ici n'a été, à ce jour, surpassée que par les avancées récentes de la génétique qui permet aux hommes de conquérir le pouvoir de donner des ordres biologiques : on voit ici se profiler à l'horizon des

créatures vivantes *étrangères* et *technogènes*. Ces pratiques rendent nécessaire une ontologie des réalités prothétiques. La ruée actuelle vers la virtualité recèle indiscutablement l'exigence d'une ontologie de l'être et de l'apparence technique. Certes, le privilège ontologique de notre corps premier, individuel, est encore ressenti de manière vitale ; mais il est, dans les faits comme dans les tendances, aboli dans la mesure où nous faisons passer une partie de plus en plus importante du corps naturel vers le corps d'expansion technique. Les corps étendus (par prothèses mécaniques, électroniques, médicamenteuses ou *neurodesigning*) nous indiquent que nous sommes avantagés lorsque nous sommes des machines, comme le souligne Sloterdijk. Ceci ne sera pas sans conséquence, n'est déjà pas sans conséquence, sur nos systèmes de représentation symbolique, sur notre imaginaire et les créations qui en découlent, sur notre *modus operandi*, sur nos valeurs : bref sur la manière dont nous vivons notre rapport avec nous-même comme avec autrui. Et donc, par conséquent, sur la *culture* que nous produisons.

*Ce texte est tiré de l'argumentaire du premier colloque de Bruxelles sur l'Art contemporain (COBRAC, Bruxelles, CIVIA, 2002), Le corps et son autre, rédigé par Éric Brogniet et Pierre-Yves Soucy.*

Copyright © 2024 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cet impromptu :**

Éric Brogniet, *Prothésisme et culture* [en ligne], Impromptu #60 (1<sup>er</sup> novembre 2024), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2024. Disponible sur : <[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>